

Suite de la page 51

“Je me sentais coupable de vivre alors que mes parents étaient morts...”

Vous avez donc enfin retrouvé votre père. Que s'est-il passé ensuite pour que vous vous retrouviez seul, finalement ?

Mon père avait une mauvaise santé. Il était caché dans de mauvaises conditions. Bruxelles a été libérée. Dans un carnet que j'ai retrouvé, il avait écrit : *“Les Anglais et les Américains sont entrés dans Bruxelles et ont libéré la ville. Les gens sont heureux. Moi, je ne suis pas libéré car ma femme et ma fille sont encore dans les camps.”* Il croyait qu'elles vivaient encore alors qu'elles étaient mortes depuis longtemps. Pour lutter contre une maladie, il faut du moral. Mon père était démoralisé. Il n'a pas su lutter contre sa maladie pulmonaire. Il est mort à Etterbeek le 9 juillet 1945, deux mois après la fin de la guerre. Je suis resté seul. J'avais treize ans et demi.

Où avez-vous vécu alors ?

Pendant 17 mois, jusqu'à la libération de Bruxelles, le 3 septembre 1944, mon père étant malade, j'ai été recueilli par une famille chrétienne, avenue du Roi, à Forest. Ils m'ont traité comme leur propre enfant. Ils ont pris des risques, caché, sauvé. J'allais à l'athénée de Saint-Gilles. Quand j'ai eu 16 ans, je ne pouvais plus rester. Je suis allé habiter dans la maison de mes parents dont j'avais hérité. Je vivais dans la mansarde, au troisième étage et j'avais trois locataires. Avec cet argent, j'ai payé mes études. J'avais un tuteur mais honnêtement, je gérais cela tout seul. Je voulais mener une vie dont mes parents auraient été contents. À 23 ans, j'étais docteur en droit. Je me suis immédiatement inscrit au barreau. Je le suis encore maintenant : j'ai encore plaidé il y a quinze jours une affaire de servitude de passage. Je ne me sens pas vieux, je suis en pleine forme.

Pendant 60 ans, vous n'avez rien dit...

Ce n'était pas un secret, mes proches savaient l'essentiel : j'ai sauté du train, j'ai perdu ma famille. Je me sentais coupable de vivre alors que mes parents étaient morts. Je ne voulais pas remuer constamment cette tragédie. Mes copains voulaient me voir, ce n'était pas pour entendre cela. Je voulais vivre pour le présent, l'avenir, l'amitié, pour la joie, le jazz, le tennis. Je voulais être heureux. Je considère que ma mère, en me sauvant la vie, a voulu que je réussisse ma vie. Je suis obligé d'être heureux par fidélité à ma mère, à ma famille.

Et ensuite, vous avez osé raconter votre histoire.

Je crois que je n'en aurais jamais parlé. On est venu me dire que je devais témoigner. Un grand patriote, ancien prisonnier politique, Robert Cortennes, président du Cercle d'histoire local de Boortmeerbeek – où avait eu lieu ce geste héroïque des trois jeunes qui avaient arrêté le vingtième convoi – a découvert mon histoire et m'a persuadé de témoi-

gner et d'écrire un livre. Je suis allé voir un historien de la Shoah belge, j'ai rencontré Robert Maistriau, un des trois résistants, j'ai lu des livres, j'ai fait des recherches, j'ai demandé l'aide de l'écrivain Foulek Ringelheim. Et Luc Pire, l'éditeur, m'a proposé d'éditer mon livre. Dans ma cave, j'ai retrouvé des lettres, des photos, je me suis plongé dans le passé. Cela a été très douloureux. Il y a des pages de mon livre que je n'ose pas relire. Des lettres de ma sœur, de mon père... non, c'est trop douloureux...

Vous témoignez dans de nombreuses écoles : quel message transmettez-vous aux jeunes ?

Je leur dis ceci : il ne faut pas vivre pour le passé, mais pour le présent et l'avenir. Il faut connaître la barbarie d'hier pour combattre la barbarie d'aujourd'hui. Mon livre *Enfant du vingtième convoi* est sorti en 2002. Il va être réédité. Depuis que j'ai écrit ce livre, je n'ai pas changé mais cela a changé ma vie. Je suis invité partout, en Belgique, à Marseille, à Paris, à Londres, bientôt à Boston, aux États-Unis. Parfois un enfant me demande : *“Cela ne vous rend-il pas triste de raconter ces choses tristes ?”* Non, au contraire, cela me rend heureux parce que j'ai l'occasion de raconter quelque chose de positif. Je sens que j'ai une mission : apporter un espoir. Aux enfants que je rencontre, je dis : la vie est belle, mais c'est un combat permanent. Il faut nourrir la mémoire collective. D'autres ont souffert plus que moi, Paul Sobol ou Henri Kichka qui ont été déportés.

Qu'est-ce que ces rencontres vous apportent, à vous ?

Partout où je vais, les jeunes sont magnifiques. En Allemagne, les jeunes avaient réalisé de grands portraits de Juifs de leur ville qui ont été déportés. J'étais touché de voir cela. Partout, ils sont magnifiques, je les aime ces jeunes. Et je vais vous faire un aveu : je sens qu'ils m'aiment. Parce que j'ai besoin d'être aimé.

Tout le monde a besoin d'être aimé...

Moi, spécialement... Je suis un fils d'immigré. Je suis solidaire des immigrés d'aujourd'hui, des sans-papiers, des réfugiés. L'honneur de la Belgique, mon pays, est d'accueillir tous ces gens avec humanité et dignité. La Belgique a toujours été une terre d'asile, c'est beau l'asile, c'est une qualité humaine. Ils ne viennent pas chez nous pour leur plaisir mais parce qu'ils ont des problèmes dans leur pays, parce qu'ils ont faim, parce que leur pays est en guerre ou qu'ils sont confrontés à des problèmes politiques. Mais ils n'ont rien fait de mal, il ne faut pas les mettre en prison, dans un centre fermé. Et surtout pas les enfants. Ils risquent leur vie pour venir chez nous. Il faut agir humainement.

